

LE DISTRAIT

COMÉDIE.

TRENTE-TROISIÈME PROVERBE.

CARMONTELLE, Louis Carrogis de (1717-1806)

1783

Texte établi par Paul FIEVRE avril 2021

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2021. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

LE DISTRAIT

COMÉDIE.

TRENTE-TROISIÈME PROVERBE.

de CARMONTELLE.

À VERSAILLES, chez POINÇOT, libraire rue Dauphine, et à
Paris Chez MERIGOT Jeune, quai des Augustins, NYON Jeune,
Quai des quatre Nations, LA PORTE, rue des Noyers, BELI, rue
Saint-Jacques, DE SAINÉ, au Palais-Royal, Libraires.

M. DCC. LXXXIII. Avec approbation et privilège du Roi

PERSONNAGES

MONSIEUR D'ORBEL, habit de velours bleu, brodé.

La Scène est chez la Comtesse.

*Nota : Extrait de PROVERBES DRAMATIQUES DE
CARMONTELLE (...), chez Poinçot libraire, Tome
Second, Versailles, 1783. pp. 339-363.*

LE DISTRAIT

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Marquis, Le Chevalier.

LE CHEVALIER, entre en suivant le Marquis, qui se promène.

Mais, Marquis, dites-moi donc pourquoi vous dites que vous voulez vous promener aux Tuileries, et que vous me faites entrer ici ?

LE MARQUIS.

Est-ce que la promenade ne vous semble pas belle ?

LE CHEVALIER.

Comment, la promenade ?

LE MARQUIS.

Oui, il est vrai qu'il n'y fait pas beaucoup d'air.

LE CHEVALIER.

Pourquoi de l'air, ici ? Toutes les fenêtres sont fermées.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous parlez de fenêtres, dans un jardin ?

LE CHEVALIER.

Nous sommes dans un jardin ?

LE MARQUIS.

Mais... C'est que je croyais... Bon !

Il regarde autour de lui.

Vous me distrayez aussi.

LE CHEVALIER.

Vous n'en avez pas besoin, je vous assure ; mais pourvu que vous m'écoutez, soit ici, soit ailleurs ; c'est égal.

LE MARQUIS.

Si vous avez à me parler, il faut le dire.

LE CHEVALIER.

Je vous l'ai déjà dit ; vous m'avez répondu ; hé bien, allons aux Tuileries, nous causerons plus tranquillement.

LE MARQUIS.

C'est vrai ; c'est que j'ai changé d'idée en chemin. Mais voyons à présent, je ne perds pas de vue mon projet.

LE CHEVALIER.

Si vous avez un projet différent du mien, et qu'il soit meilleur, j'en profiterai avec grand plaisir ; ce sera même une marque d'amitié de votre part, à laquelle je serai on ne peut pas plus sensible : voyons, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Si vous le savez, il est inutile de vous le redire ; mais je ne vois pas de meilleur parti à prendre dans ce cas-là, que le mariage.

LE CHEVALIER.

Comment, le mariage ! Au lieu d'une Compagnie de Cavalerie ?

LE MARQUIS.

Je ne veux pas de Compagnie de Cavalerie !

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais songez que je suis Officier-Général.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas pour vous ; comment voulez-vous que j' imagine...

LE MARQUIS.

Je le croyais.

LE CHEVALIER.

C'est pour moi.

LE MARQUIS.

Ah ! Vous voulez avoir une Compagnie de Cavalerie ?

LE CHEVALIER.

Oui ; j'ai déjà eu l'honneur de vous en parler plusieurs fois.

LE MARQUIS.

Oui, oui, je me le rappelle.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez me faire avoir la promesse de la première qui viendra à vaquer, mon argent est tout prêt ; mais il faut en parler sans perdre de temps.

LE MARQUIS.

Je ne suis venu ici que pour cela.

LE CHEVALIER.

Réellement ?

LE MARQUIS.

Oui, et si la Comtesse y consent, ce sera une affaire bientôt finie.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'elle connaît quelque Capitaine qui veuille quitter ?

LE MARQUIS.

Quoi quitter ?

LE CHEVALIER.

Le service.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est que vous me parlez toujours de votre Compagnie.

LE CHEVALIER.

Hé ! Oui, vraiment.

LE MARQUIS.

C'est que je confondais.

LE CHEVALIER.

Vous me promettez donc de suivre cette affaire ?

LE MARQUIS.

Je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Il faut solliciter vivement.

LE MARQUIS.

Ne vous mettez pas en peine. Je sais comme il faut s'y prendre vis-à-vis de ces Messieurs. Je me ferai écrire partout ; il faut seulement que je sache le nom de votre Rapporteur, et j'irai moi-même...

LE CHEVALIER.

Mais je n'ai point de Rapporteur ; que voulez-vous donc dire ?

LE MARQUIS.

Si vous n'avez pas encore de Rapporteur, il n'est pas temps de solliciter vos Juges.

LE CHEVALIER.

Mes Juges ! À propos de quoi ?

LE MARQUIS.

Pour votre Procès.

LE CHEVALIER.

Mais je n'ai point de procès.

LE MARQUIS.

Comment, ne m'avez-vous pas dit que vous voudriez que votre procès fût jugé avant votre départ pour la campagne ?

LE CHEVALIER.

Hé non, je vous ai toujours parlé d'une Compagnie de Cavalerie que je veux avoir.

LE MARQUIS.

Ah ! Oui, c'est vrai ; campagne, Compagnie ; c'est apparemment parce que ces deux mots se ressemblent, que j'ai brouillé tout cela.

LE CHEVALIER.

Oui ; car je ne vous ai point parlé de procès.

LE MARQUIS.

Vous avez raison ; c'est la Comtesse qui en a un, et que je me suis chargé de suivre. C'est une femme charmante !

LE CHEVALIER.

Je la connais.

LE MARQUIS.

Hé bien, que dites-vous de cette affaire-là ? Ne fais-je pas bien ?

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

LE MARQUIS.

Est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'épousais ?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Et quand sera-ce ?

LE MARQUIS.

Mais je ne sais pas encore ; car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler, et je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours ; mais cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

LE CHEVALIER.

Cela fait un mariage bien avancé.

LE MARQUIS.

Je ne sais pas si elle y consentira ; car il est difficile de la fixer longtemps sur le même objet. Quand vous lui parlez, elle semble vous écouter ; et elle est à cent lieues de-là.

LE CHEVALIER.

Elle est peut-être distraite ?

LE MARQUIS.

Oui, elle est distraite ; c'est insupportable cela.

LE CHEVALIER.

Oh ! Je vous en réponds !

LE MARQUIS.

Elle est comme le Vicomte de Montfort, qui a marié sa fille le mois passé ; hé bien, je n'aime pas ce mariage-là. Je les ai vu à l'Opéra ; c'est le plus pauvre Opéra ; il finit de bonne heure, on ne peut pas se promener ; mais pour cela, il n'y a que la campagne. Vous voyez bien que je ne me trompe pas de mot cette fois-ci, et que je ne dit pas Compagnie pour campagne.

LE CHEVALIER.

Non, non ; mais j'attendrai que votre mariage soit fait, pour penser à mon affaire.

LE MARQUIS.

Oui, vous ferez bien ; parce que ce mariage, le procès de la Comtesse, tout cela m'occupe beaucoup ; on a mille lettres à répondre ; elle veut que je lise un roman nouveau : tout cela ne peut pas s'accorder ensemble, vous en conviendrez bien.

LE CHEVALIER.

Sûrement. Je vous laisse.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Nous irions à l'Opéra ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais vous oubliez votre mariage.

LE MARQUIS.

Oui, c'est vrai ; cette diable d'affaire-là me tourne la tête ; je n'y pense jamais. Je ne vous reconduis pas.

LE CHEVALIER, s'en allant.

Hé, non, non. Vous vous moquez de moi.

SCÈNE II.

Le Marquis, Le Blond.

LE MARQUIS.

Hola ! Ho ! Quelqu'un !

LE BLOND.

Qu'est-ce que veut Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Allons, donne-moi ma robe de chambre et mes pantoufles ; je veux me lever.

LE BLOND.

Vous badinez, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Ah !... Oui, oui.

LE BLOND.

On a dit à Madame la Comtesse, que vous étiez ici ; et elle va venir.

LE MARQUIS.

Pourquoi cela ? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, et j'irai chez elle.

LE BLOND.

Mais, Monsieur, vous y êtes chez elle.

LE MARQUIS.

Tu as raison ; c'est que je pensais...

LE BLOND.

Monsieur, voilà Madame.

SCÈNE III.

La Comtesse, Victoire, Le Marquis, Le Blond.

LA COMTESSE.

Le Blond, dites à Victoire de venir.

LE BLOND.

La voilà, Madame.

LA COMTESSE.

C'est bon. Monsieur le Marquis, je suis enchantée de vous voir ; vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde ; je vous aime à la folie comme cela.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, Madame ; au contraire. Cependant, comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez-moi du rouge.

Elle s'assied à sa toilette.

Asseyez-vous donc, Marquis.

LE MARQUIS.

Mais vous ne m'écoutez pas, Madame.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parlez-vous pas des
contraires ?

LE MARQUIS.

Des contraires ?

LA COMTESSE.

Oui, vous avez dit quelque choses des contraires.

LE MARQUIS.

Des contraires ? N'est-ce pas des contrats, plutôt ?

LA COMTESSE.

Cela peut bien être.

LE MARQUIS.

Vraiment, c'est que cela est vrai ; je ne l'oublierai pas
cette fois-ci.

LA COMTESSE.

Le Blond !

LE BLOND.

Madame ?

LA COMTESSE.

Je ne sais plus ce que je voulais dire, avec vos Contrats.

LE MARQUIS.

Ah, je vous le dirai, moi , quand vous voudrez
m'entendre.

LA COMTESSE.

Je vous entends toujours avec plaisir.

LE MARQUIS.

Aurez-vous du monde, aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Non, si vous voulez ; c'est même ce que je voulais dire.
Le Blond, qu'on ne me laisse entrer personne.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire, Madame.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé ; parce que j'ai à vous parler très sérieusement.

LA COMTESSE, à le Blond.

Ma belle-soeur, pourtant.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Elle raffole de vous, Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, je la trouve charmante ! Il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

LA COMTESSE.

Victoire, dites à Le Blond, qu'on laisse entrer aussi le Baron.

VICTOIRE.

Est-ce là tout ?

LE MARQUIS.

Ah, Madame ! Le Vicomte aussi, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Le Vicomte ? Eh bien, oui, le Vicomte ; je le veux bien.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire.

LA COMTESSE.

Attendez. La liste d'hier.

VICTOIRE.

Mais, Madame a laissé entrer tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous le croyez ?

VICTOIRE.

J'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Hé bien, en ce cas-là tout le monde.

VICTOIRE.

Madame, aura-t-elle besoin de moi ?

LA COMTESSE.

Non, non ; cependant ne vous éloignez pas.

SCÈNE IV.

La Comtesse, Le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous aimez beaucoup le monde, Madame.

LA COMTESSE.

Sans doute ; je ne connais que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendu malheureuse, pendant trois ans, qu'il m'a tenue renfermée avec lui dans une de ses terres ?

LE MARQUIS.

Dans une de ses terres ?

LA COMTESSE.

Oui vraiment ; être Trois ans, même pendant l'hiver à la campagne !

LE MARQUIS.

À la campagne ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

Cela me fait souvenir d'une Compagnie de Cavalerie que le Chevalier de Saint-Léger veut avoir.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il est à Paris, le Chevalier ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, il est arrivé avant hier, le jour de ce grand orage ; c'est là ce qui a dérangé le temps, sûrement.

LA COMTESSE.

J'en suis très fâchée, car il ne peut pas y avoir de Tuileries aujourd'hui ; et je les aime beaucoup.

LE MARQUIS.

Aimez-vous aussi les truites, Madame ?

LA COMTESSE.

Comment, les truites ?

LE MARQUIS.

Oui, j'en ai mangé à Genève ; c'est excellent.

LA COMTESSE, riant.

Ah, ah, ah ! Marquis, vous êtes délicieux !

LE MARQUIS.

Oui, c'est délicieux ; c'est ce que je disais ; il vous a fait bien rire hier, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Comment ? Qui ?

LE MARQUIS.

Le Vicomte ; n'est-ce pas de lui que vous me parliez ?

LA COMTESSE, riant.

Ah, ah, ah ! À merveilles !

LE MARQUIS.

Je le croyais. Je me trompe quelquefois ; et c'est insupportable.

LA COMTESSE, riant.

Non, non ; je vous trouve charmant comme cela. Ah ! Je n'en puis plus.

Elle cherche quelque chose.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez ? Du tabac ? J'en ai de bon.

LA COMTESSE.

Oui, donnez ?

LE MARQUIS, donnant du tabac.

Ah, j'oubliais bien !

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Vous voyez bien ce papier-là ; devinez.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas deviner ; dites-moi tout de suite.

LE MARQUIS.

C'est que si vous voulez vous remarier...

LA COMTESSE, cherchant sur sa toilette.

Hé bien, avec qui ?

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous cherchez encore ?

LA COMTESSE, cherchant.

Parlez, parlez toujours.

LE MARQUIS.

Vous seriez la plus heureuse femme du monde, avec moi.

LA COMTESSE, cherchant toujours.

Avec vous ?

LE MARQUIS.

Oh, sûrement.

LA COMTESSE, cherchant.

Je ne le trouve pas ; c'est inconcevable !

LE MARQUIS.

Qu'est ce que vous cherchez donc là ?

LA COMTESSE.

Un papier que j'avais tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Est-ce une chose de conséquence ?

LA COMTESSE.

Oui, et non. C'est une chanson.

LE MARQUIS.

J'en ai un recueil ; si vous voulez, je vous le prêterai ; il est très complet depuis 1650.

LA COMTESSE.

C'est une chanson nouvelle.

LE MARQUIS.

Il y en a beaucoup dedans.

LA COMTESSE.

Des chansons nouvelles ?

LE MARQUIS.

Oui, pour ce temps-là.

LA COMTESSE, riant.

De 1650. Ah, ah, ah, ah ! Vous êtes toujours le même !

LE MARQUIS.

Oui, je suis constant ; cela ne réussit pas toujours, comme vous savez, avec les femmes.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes, vous, Marquis ?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas ? À propos de constance, vous souvenez-vous de cet air là, que chante un berger, dans cet Opéra qu'on nous a donné ?...

LA COMTESSE.

Silvie ?

LE MARQUIS.

Oui, Silvie.

Il chante.

J'aimerais mieux cent fois, perdre tous mes plaisirs,
Que de les payer de vos larmes.

LA COMTESSE.

Vous chantez à ravir !

SCÈNE V.

La Comtesse, Le Marquis, Le Blond.

LE BLOND.

Madame, vos chevaux sont mis.

LA COMTESSE.

C'est bon.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous allez sortir ?

LA COMTESSE.

Oui, je m'en vais à la Comédie-Italienne.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

LA COMTESSE.

Ne venez-vous pas avec moi ?

LE MARQUIS.

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui ; j'attends quelqu'un à
qui j'ai à parler d'affaires.

LA COMTESSE.

Ici ?

Sylvie est une pastorale héroïque en
trois actes et un prologue de Pierre
Laujon créée le 26 février 1749.
Carmontelle en a fait une gouache.

LE MARQUIS.

Oui. Et ! À propos ; c'est à vous.

LA COMTESSE.

À moi ?

LE MARQUIS.

Oui ; mais ne vous l'ai-je pas dit donc ?

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Que j'avais la plus grande envie de vous épouser.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas. Quand ?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui. Je ne suis venu ici, que pour cela.

LA COMTESSE.

Je ne m'en souviens pas.

LE MARQUIS.

Mais, à quoi donc pensez-vous ? Il me semble pourtant...

LA COMTESSE.

Dites.

LE MARQUIS.

Que je vous ai chanté un air de Silvie.

LA COMTESSE.

Venez, venez à la Comédie ; vous en apprendrez d'autres.

LE MARQUIS.

C'est vrai, cela ; car j'aime la Musique, et je retiens tous les airs.

LA COMTESSE.

Le Blond, cherchez une chanson qui était sur ma toilette.

LE BLOND.

Oui, Madame.

**LA COMTESSE, au Marquis, qui s'en va par une
autre porte que celle par où on sort.**

Où allez-vous donc, Marquis ?

LE MARQUIS.

Ah, c'est que je croyais être chez moi ; et j'allais... Je
vous demande bien pardon.

LA COMTESSE.

Allons, allons-nous-en.

Explication du Proverbe : 33. L'on ne saurait penser à tout.

FIN

À VERSAILLES, chez POINÇOT, libraire rue Dauphine, et à Paris
Chez MERIGOT Jeune, quai des Augustins, NYON Jeune, Quai des
quatre Nations, LA PORTE, rue des Noyers, BELI, rue
Saint-Jacques, DE SAINTE, au Palais-Royal, Libraires.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].